

Un puzzle sans pièces

L'annonce avait eu le mérite d'être claire :

« Pendant cette échappée en montagne, je coupe les ponts. Je garde mon portable au fond de mon sac à dos, au cas où l'on devrait me joindre en extrême urgence, et ne l'utilise que pour la même raison. C'est ma trêve annuelle avec la société. Mais cela ne m'empêche pas de penser, et je penserai à vous », avait-il ajouté comme un *nota bene*, rassurant mais, par nature, d'une importance secondaire.

Réfugiée sur son rempart bourguignon, elle se consacre à Élise, récupérée après quinze jours de colo suivis de deux semaines passées avec son père. Une longue absence facilitant ses allers-retours impromptus entre Paris et Marseille. La séparation n'a pas engendré de manque, doit-elle admettre, tant ces rencontres marseillaises avaient envahi sa tête, monopolisé son esprit, accaparé son temps et comblé toute frustration de l'absence, si frustration il y avait eu. Et il n'y en a pas eu. Ce qui décuple sa culpabilité de ne pas avoir encore

parlé de sa petite dernière à l'homme qu'elle découvre. Et il ne comprendrait pas que cela lui autorise un appel d'urgence.

Une rencontre qui se construit désormais sur deux mensonges, ça fait beaucoup. On bâtit rarement sur du sable mouvant. Comment remodeler un terrain fiable pour ne pas fermer le chantier, pour obtenir le permis de construire ? Face à ce type de problème, un architecte doit mettre toute sa compétence volontaire à réussir, agir dans la légalité et le respect des procédures, mais aussi utiliser calcul et ruse.

Et comment devenir rusée à cinquante ans quand ce n'est pas inné et qu'on a érigé en valeurs fondamentales l'honnêteté, la transparence et le naturel, dont elle devrait pourtant avoir tiré les leçons de l'insuffisance, du danger d'embourbement. Comment calcule-t-on quand on aime ? Comment manœuvrer ?

Vingt ans de vie commune avec deux maris successifs, l'épreuve du divorce, quelques amants ou coups de cœur ne lui ont ni servi de leçons, ni fourni de corrigés, ni révélé les bonnes solutions. À quel répétiteur faut-il s'adresser ? À la mi-temps du jeu de la vie, le risque est de démonter les quelques règles retenues, d'embrouiller les marques, d'annihiler le calcul des points. Pourtant, elle veut encore être dans le jeu, tirer les bonnes cartes, tenter un contrat comme au bridge et, cette fois-ci, l'emporter. Or, n'a-t-elle pas d'office gâché plusieurs atouts avant même le début de la partie ?

Elle range les cartes pour s'attaquer à un puzzle, sans cesse à la recherche d'un morceau à emboîter dans l'autre pour que démarre un motif, ou au moins un repère, et commencer à cerner le sujet. Or, pour l'instant, elle n'a qu'une demi-douzaine de pièces isolées se baladant au milieu de la table. Première urgence : comment emboîter Paris et Marseille, son faux et son vrai métier, ses aînés et sa cadette, pour qu'apparaisse une perception de décor ? Et son décor à lui, qu'en sait-elle à part une robe d'avocat, un Victor de dix-neuf ans, une ex-femme à Toulouse et des chaussures de montagne ? Au cours de nuits sans sommeil, elle prend conscience de l'impossibilité de faire avancer son puzzle faute de pièces, les manquantes sont majoritaires et prennent de plus en plus de place.

Par exemple, son adresse, inconnue à ce jour ? Habite-t-il à Paris ? Les mauvais soirs, elle craint le gazon d'une maison de la banlieue ouest, option raisonnable des cadres qui préfèrent voir leur progéniture jouer dans un jardin avec portique et dormir dans des chambres individuelles, peut-être a-t-il lui aussi d'autres enfants cachés ? Les soirs d'euphorie, elle le pose sous la verrière d'un loft où la baignoire trône à découvert auprès d'un lit immense et unique. Autre exemple : le week-end, où et comment le passe-t-il ? Ils se sont toujours retrouvés en semaine à Marseille au fil de ses rendez-vous professionnels. Mais le samedi ? Le dimanche ? Avec qui va-t-il au cinéma, au restaurant, au musée, jouer au tennis, faire des emplettes ? Dort-il tard le dimanche matin ou va-t-il courir pour entretenir sa ligne parfaite ? Puis déjeune-t-il

avec ses parents dont elle sait qu'ils sont âgés et fatigués – évidemment –, en famille – quelle famille ? – ou avec des amis dont elle ignore tout à ce jour ?

Devant l'étendue de son ignorance, elle récapitule ce qu'elle sait déjà de lui : il préfère les douches aux bains, adore le vin blanc, les œufs brouillés et les crustacés, loue des petites voitures décapotables, écoute des CD de piano ou jazz, guère tenté par l'opéra, ne lit ni biographies ni polars mais dévore les auteurs anglo-saxons, classiques ou contemporains, ils échangent là-dessus avec enthousiasme ; il est abonné aux théâtres d'avant-garde ainsi qu'au cycle de danse du Théâtre de la Ville ; il ne porte jamais de cravate, est-ce parce que c'est l'été ? Son regard est incisif mais curieux, ouvert, attentif, tolérant, rien ne le heurte plus que l'intolérance, ça fait du bien de l'entendre ; il sourit souvent, aux arbres, aux vagues, aux livres, aux êtres ; il n'est pas méchant, serait plutôt gentil et cela n'a rien de péjoratif dans son esprit, la gentillesse fait partie des vraies valeurs de l'être.

Quand ils marchent ensemble, il la tient par l'épaule, la main pressée sur son avant-bras, leurs pas sont cadencés, il n'y a jamais de décalage ; il embrasse à la perfection, ils font l'amour dans une intensité tranquille, continuant à se caresser tout doucement pour apaiser leurs corps jusqu'au sommeil ; il s'endort après elle, une fois quelques pages feuilletées et sa dernière cigarette consommée, posant le bras en travers de son ventre qui en frémit d'extase ensommeillée.

Voilà. Elle sait aussi déjà tout cela. Et si cette évocation l'enveloppe de la plus rafraîchissante des tiédeurs, le vide de la colonne des inconnus la glace dans la moiteur de ces soirées aoûtiennes, dont le silence pesant est progressivement perturbé comme par des acouphènes au fond de l'oreille, tant est lancinante l'inconnue principale : en ce moment, que fait-il ?

Un soir, alors que ses yeux se ferment sur le dernier chapitre de son livre, elle voit surgir dans sa vision une nuée de taches noires qui virevoltent, échappées de la page, tous ces signes de ponctuation qui ne ponctuent rien, sinon l'incertitude, des points d'interrogation, des points de suspension, des parenthèses, qui viennent lui marteler le front, lui piquer les yeux, cribler de trous son sommeil dans le silence de la nuit.

Son silence à lui, elle le respecte, s'interdisant même de juste entendre sa voix sur sa messagerie qui la rassurerait sur son existence. Car quel message laissé à un vainqueur des glaciers, un contemplateur de cimes, un campeur sur le toit du monde, de la part d'un escargot de Bourgogne recroquevillé dans sa coquille ou rampant dans sa solitude sur le périmètre d'une feuille de vigne ? Bien piètre écho !

Lui

Vivement que cette année bizarre se termine ! Annus Horribilis comme dirait feu reine Élisabeth ? Ou récolte rare mais millésime prometteur comme l'annoncent déjà les viticulteurs bordelais ? Vidé de fatigue, je ne saurais trancher. Rareté : indubitable. Promesse : indéchiffrable.

Cela restera surtout l'année de mon second divorce. Plus rapide que le premier – ma femme, déterminée, invoquait l'urgence –, plus apaisé quoique la parution devant le juge restât une épreuve terrible. J'étais plus aguerrri, si on peut l'être, qu'Anne, la pauvre, il y a des couples qui vont fêter cela au restaurant, nous en aurions été bien incapables, fête-t-on un échec ? Car, quoi qu'on en dise, un divorce est toujours un échec sauf après un mariage éclair à Las Vegas, un mariage pour rire.

J'ai filé pour ne plus voir son petit visage chagriné, j'ai filé pour savourer seul ma liberté à laquelle j'ai encore du mal à croire, j'ai filé pour vider la Serre qui n'avait plus de raison d'être. Un acte radical, j'étais dans la radicalité. Et la radicalité peut être cruelle. Et salvatrice.

J'avais besoin de temps, de silence, pas de parole. Dans l'incapacité de souhaiter un joyeux Noël à quiconque. Et

d'envoyer le moindre signe à Céleste qui, à cet instant, ne s'insérait plus dans ma vie. Ma vie désertée d'elle.

Bien que cela puisse être surprenant, notre soirée de Noël fut gaie, les yeux émerveillés de Paul brillèrent sous le sapin étincelant. Fier de ne plus croire au père Noël, il distribua des baisers à tous ceux qui l'avaient gâté encore plus que d'habitude. La famille au complet nous entourait, Anne et moi, d'une affection compréhensive, la tristesse n'était pas de mise leur avions-nous assuré. Comme nous avions assuré à Paul que nous fêterions toujours Noël ensemble, avant de le mettre dans le train pour Chambéry avec ses cousins, direction le chalet beaufortin de mon frère. Au dernier moment, Anne décida de s'éloigner avec eux, préférant grimper sans valise ni billet dans un train bondé que de retourner dans sa chambre se glisser sous sa couette. J'étais ainsi plus libre de m'atteler à mon propre départ. Sans témoin.

J'avais promis à Anne qu'elle retrouverait à son retour l'appartement comme elle l'avait laissé. Hormis mon bureau, ma bibliothèque personnelle de livres d'art et mes placards à vider. Alors, je triais, je triais... Ou aurais dû le faire, si mon regard n'allait pas se poser sur tel livre dont je ne voulais pas la priver, je le feuilletai une dernière fois. J'hésitai pour les CD, nous n'avons pas les mêmes goûts en musique, j'eus envie d'en subtiliser quelques-uns. Les photos, surtout, ces traces si précieuses des années qui défilent, la tentation grandissait d'en enlever certaines de leur cadre ou de les détacher des albums photos qu'Anne s'échinait à tenir à jour, même à l'heure du numérique. Peut-être me le proposera-t-elle avec le temps.

Mon regard s'attardait sur tous ces meubles, ces objets, ces couleurs choisies ensemble. Sur le lit si longtemps partagé. Sur la généreuse table de la cuisine autour de laquelle nous aimions jadis réunir nos amis. Sur les tableaux accrochés au mur qui, rivés à leurs clous, me narguaient. Sur la chambre bleue de Paul, son bureau maculé d'autocollants porteurs de tant d'histoires, son lit en rotin où, dès que je le pouvais, je m'asseyais, un livre de contes dans les mains.

Ce cocon que nous nous étions créé et qui était devenu ces derniers temps une prison. Dans laquelle nous nous étions claquemurés. Tout en fuyant. Fuite du regard, fuite de la parole, fuite de la raison. Fuite impulsive d'Anne montée dans le train. Fuite de moi-même dans l'escalier du Palais de Justice. Pourquoi, au cours des dernières semaines, n'étions-nous pas parvenus à freiner cette course, faire demi-tour, prendre le temps du recul ? Parce que nous n'avions pas essayé. Avec le risque de le regretter, de nous en vouloir.

La liberté n'a pas de prix, dit-on, parce que son prix est immense. C'est tellement vrai, m'évader me coûtait ! Beaucoup plus que je ne le pressentais. Mon cœur était serré. Alors que cette page était si douloureuse à tourner, pourquoi n'avions-nous pas su reprendre le livre de notre vie au premier chapitre ? Tenter de le décrypter en profondeur, de le réécrire, d'en modifier la fin ?

Et si je reposais l'ouvrage sur un rayon de la bibliothèque où il allait s'empoussiérer, était-ce le moment de me priver de cette liberté revenue à laquelle j'aspirais tant ? De m'engager

à nouveau ? Déjà ? Pourquoi ? Pour quelles incontestables raisons ? En avais-je d'ailleurs la capacité ? Pouvais-je même m'en octroyer le droit ? Au risque de faire souffrir l'autre.

Ce soir, cisailé de certitudes contraires, harassé de jouer à la roulette de ma vie, je m'allongeai sur le petit lit de Paul, recroquevillé comme un fœtus qui hésite encore à naître.